

HUMANITAIRE POUR QUELLE HUMANITÉ ?

*Il faut savoir que les choses sont sans espoir
et tout faire pour les changer.*

Rainer Maria Rilke

INTRODUCTION

Ce texte a été élaboré en vue d'une présentation au 77^{ème} Congrès de l'ACFAS (Association Francophone pour le savoir) d'Ottawa de 2009, dans le but d'alimenter un débat multidisciplinaire axé sur les politiques de vie et les formes de bio politique présentes au cœur des médecines humanitaires contemporaines.

Ce texte vise ici essentiellement à cerner les implications de l'humanitaire « minimaliste » revendiqué par Médecins Sans Frontières et qui se traduit depuis quelques années par une radicalisation de l'approche « centrée sur le patient » en réponse aux multiples manipulations politiques dont a été et est toujours victime l'humanitaire dit indépendant, surtout depuis les années 90 et la fin de la guerre froide.

Pour comprendre les principaux enjeux autour de cette question, un survol historique de l'humanitaire nous permettra de mieux cerner la particularité de MSF. Nous verrons que si une radicalisation de l'approche « centrée sur le patient » n'est pas complètement dénuée de pertinence et de grande lucidité politique dont font preuve peu d'organisations humanitaires, elle rend toutefois l'organisation aveugle au rapport inévitablement technique, instrumental et dangereusement déshumanisant qu'induit cette approche.

Ceci nous permettra de revisiter la notion de « proximité », chère à l'organisation, mais aussi symptomatique de son malaise profond dans son rapport à autrui.

Tirant sa légitimité d'une impartialité revendiquée et mal questionnée, l'approche préconisée par MSF installe l'organisation dans une position qui l'empêche de penser aux conséquences de son action et surtout d'assumer l'imaginaire à la source de ses orientations idéologiques et l'emprise de sa technobureaucratie administrative. De plus, en délimitant de façon si précise son « objet » (la victime), l'organisation se place dans une position de savoir absolu par rapport au patient.

Directement en phase avec la forme de productivisme techno-scientiste moderne qui place l'homme en extériorité complète par rapport à la terre et au milieu social ambiant, l'approche qu'assume MSF ne peut faire l'impasse d'une critique et d'une mise à nu radicale au moment même où ce productivisme acharné de nos sociétés nous questionne et interpelle l'avenir même de notre monde.

MISE EN PERSPECTIVE D'UN QUESTIONNEMENT

On date la fondation de l'humanitaire moderne avec la création de la Croix-Rouge en 1863.

Cette création, inséparable du projet européen du 19^{ème} siècle d'humaniser l'humanité par le **progrès et la raison**, apparaît aussi dans un moment où la notion de **bien-être matériel** et la **mesure quantitative** qui l'accompagne s'installent dans les consciences comme mesure ultime d'une vie réussie, avec le **travail** comme valeur dominante de la société.

Ce « bien-être matériel », devenu aujourd'hui l'aspiration planétaire ultime, fut perçu à l'époque par beaucoup comme un appauvrissement absolu, une marque de nihilisme et de décadence. Pensons entre autre à Victor Hugo qui s'inquiète d'une doctrine « *qui donnerait pour idéal au progrès non pas même le bonheur, qui est déjà un but inférieur, mais la forme la plus matérielle du bonheur, le bien-être, cette chose-là, qui s'appellerait religion de l'humanité, rien au monde ne serait plus vain et plus lugubre* ». ¹

Ou à un Benjamin Constant au début du 19^{ème} siècle qui s'inquiète de voir la liberté se perdre dans la sécurité, le matérialisme et les jouissances privées, le citoyen pouvant dès lors se désintéresser des enjeux sociaux et oublier qu'il est en société : « *Le but des Anciens était le partage du pouvoir social entre tous les citoyens d'une même patrie. C'était là ce qu'ils nommaient liberté. Le but des Modernes est la sécurité dans les jouissances privées; et ils nomment liberté les garanties accordées par les institutions à ces jouissances.* » ²

Et pour finir, le diagnostic de George Bernanos dans les années 40, qui avait compris avant tout le monde qu'à partir du moment où « *on a fait descendre du ciel sur la terre l'idée du salut, si le salut des hommes est ici-bas, [il se fera par] la domination chaque jour plus efficiente de toutes les ressources de la planète* ». ³

Si l'on juge important de parler du 19^{ème} siècle et de citer ces quelques auteurs dans un texte qui vise à cerner le positionnement de Médecins Sans Frontières au 21^{ème} siècle, c'est que la majorité des critiques de l'humanitaire contemporain se réfèrent aux Lumières et à ses aspirations, surtout celle d'émancipation politique, pour appuyer leurs analyses et leurs critiques. A l'instar de Victor Hugo, Georges Bernanos ou Benjamin Constant, les critiques de l'humanitaire prennent acte d'une certaine perversion de l'idéal des Lumières d'où l'humanitaire puiserait selon eux l'essentiel de ses représentations.

Le 19^{ème} siècle accoucha en effet d'une forme de nihilisme, doctrine d'après laquelle rien n'existe d'absolu, qui eut entre autres comme conséquence implicite de rabattre le sens de la vie sur la satisfaction des besoins et pulsions de l'individu. A l'individu réduit à ses pulsions, ses besoins, ses désirs et ses manques, le monde, les êtres et les choses ne sont désormais plus que les éléments d'un stock planétaire disponible sur une planète appelée à devenir un vaste supermarché. Du nihilisme du 19^{ème} siècle est sorti en quelque sorte un individu transformé en consommateur, même si c'est vers la fin du 20^{ème} siècle que l'ampleur, le sens et les conséquences de cette inflexion apparaissent de plus en plus clairement.

¹ V. Hugo, *Préface inachevée des Misérables*, dans H. Guillemin, *L'affaire Jésus*, Seuil, Paris, 1982, p. 117

² B. Constant, *De la liberté des Anciens comparée à celle des Modernes*, dans D. Maillard, *L'humanitaire, tragédie de la démocratie*, Michalon, Paris, 2007. p.12

³ G. Bernanos, *La France contre les robots*, Robert Laffont, Paris, 1947, p. 209

Si une telle représentation de l'homme et de l'univers coupe la personne de tout enracinement (culturel, social et communautaire), elle prépare aussi sa domestication et sa prise en charge par n'importe quel système totalitaire (étatique, économique ou techno-scientiste). Plusieurs penseurs contemporains y voient d'ailleurs la racine du productivisme (de « gauche » comme de « droite ») et de l'incessante conquête du « toujours plus » de nos sociétés « croissancistes », pour qui l'existence n'est désormais plus qu'une « *lutte inconfortable pour de meilleures conditions d'installation sur une Terre qui nous appartiendrait* ». ⁴ La parenté idéologique de l'humanitaire avec un tel nihilisme sera toujours à clarifier.

C'est qu'en portant son attention sur l'individu souffrant, sur une représentation de l'homme qui « *n'est pas fait pour souffrir* » ⁵, selon la définition que donne de l'homme Rony Brauman, ancien président de MSF France, l'humanitaire valide une représentation de l'humain comme être privé, apolitique et asocial. Ce faisant, l'humanitaire nourrit et se nourrit de représentations du monde qui placent l'homme comme être radicalement détaché de tout ; de la nature et du monde, comme de ses semblables, individu privé et autonome et qui, de ce fait, ne devient plus rien à force de vouloir être tout. Ainsi, l'humanitaire est complètement en phase avec l'homme tel que le pense et le veut la pensée néo-libérale globalisée. Bernard Hours, anthropologue et ex-humanitaire, nous éclaire en ce sens :

« A force de masquer l'injustice derrière la détresse, cette idéologie nous propose des normes toujours minimales d'une vie qui n'est que survie. [...] A l'opposé des aspirations des Lumières, elle valide l'idée d'un monde partagé entre les « performants » d'un côté, les malades ou réfugiés de l'autre. Contribuant à la mise en place d'un apartheid planétaire, ces stratégies du désastre s'inscrivent dans une mise sous tutelle, globale, morale et sécuritaire. » ⁶

Que l'humanitaire véhicule une forme de nihilisme bien en phase avec une forme de néo-libéralisme technoscientifique contemporain nous semble parfaitement clair, mais il s'agit selon nous surtout d'une conséquence de l'appréhension médiatique du monde, dont l'humanitaire, bien qu'il en joue, et c'est très problématique, ne peut qu'en être aussi la victime.

Pensons aux meutes de caméras que l'on trouve sur certains théâtres des conflits armés où l'on assiste à de véritables mises en scène dignes d'Hollywood. Xavier Emmanuelli, co-fondateur de MSF et fondateur du SAMU social français en fait ici une brillante description :

« Pour que les téléspectateurs puissent capter une information, il faut la livrer de façon brève, très dense et finie. Il fallait donc transformer l'information en tout petit scénario, chargé d'émotion, d'horreur et de violence, pour frapper et sidérer l'imagination, pour rendre recevable la dépêche. Du coup, le monde a semblé étrange, sauvage, désespérant. Une éternelle guerre se livrait partout dans les lointains, une famino-sécheresse ravageait tel ou tel recoin du monde, tandis qu'une catastrophe épouvantable se produisait sous nos yeux à chaque instant. Amenant la perception d'un monde atemporel, ravagé de violence, sans répit et sans miséricorde. Pour compenser cette impression d'impuissance, la télé fournit des distractions, des jeux, des émissions auxquelles on peut participer. » ⁷

⁴ Y. Youlountas, *Démontage du capitalisme de Nicolas Sarkozy et de la gauche productiviste*, dans *Non au capitalisme vert*, Parangon, Lyon, 2009, p. 27

⁵ R. Brauman, *Humanitaire : le dilemme*, Textuel, Paris, 1996, p. 38

⁶ Citation tirée de l'invitation à une conférence-débat de B. Hours, intitulée "L'idéologie humanitaire" qui a eu lieu le 19 mai 2009 au Siège genevois de Médecins Sans Frontières.

Que l'humanitaire dépendant de fonds privés pour son fonctionnement joue et abuse de cette forme de propagande médiatique qui constitue sans doute le plus grand processus de déréalisation et d'aliénation jamais entrepris par l'homme, nous n'en doutons pas.

C'est même peut-être un des premiers devoirs de tout humanitaire aujourd'hui, avant le sauvetage des corps, que de crier dans le désert, de dire et de clamer que les images transmises se situent dans un registre très éloigné de la réalité, parfois même à l'opposé de la réalité. D'un autre côté, il est d'une certaine façon difficile d'accuser les journalistes. La faune de journalistes qui transmettent en direct des images de conflits est, par le jeu du nombre, forcée de montrer l'image la plus spectaculaire et sensationnelle. Il en va d'une logique purement, tristement et simplement économique. Seul le sensationnel se vend. Ici comme ailleurs, la fabrique de l'opinion se fait selon une logique marchande.

Une vie entière ne suffirait pas à dénoncer cette supercherie, ce véhicule de mort et de néant que sont les médias qui transforment tout ce qu'ils touchent en virtualité émotionnelle et qui modifient, instrumentalisent et obscurcissent notre rapport au monde et à autrui. Et que l'humanitaire et son financement privé dépendent d'une telle manipulation est bien sûr très problématique. Mais qui, aujourd'hui, peut s'abstraire complètement de cette vaste entreprise de déréalisation et de mise à distance du monde ?

Ainsi pour nous, bien plus grave que l'aliénation médiatique pourtant au cœur de l'humanitaire contemporain, est le malaise beaucoup plus concret et viscéral qui y est niché et qui a sa source dans la forme d'appréhension de la victime et du monde que véhicule l'organisation, et qui se vit entre autre concrètement à travers les formes de gestions technocratiques employées actuellement.

Je pense que tous ceux qui ont longtemps cheminé avec MSF au cœur des désastres et des guerres de cette planète se retrouveront dans cette confession de Xavier Emmanuelli :

« Plus j'avais à gérer les épidémies, plus j'avais à résoudre les situations de crise, moins je rencontrais l'individu, moins je me rapprochais de l'homme. Je ne voyais plus qui était à côté de moi, j'étais seul au milieu de gens seuls. »⁸

Contrairement à ce que pourrait penser le grand public, ou quiconque n'a pas travaillé ou traversé une situation de « crise », de guerre, de famine ou de conflit armé, ce n'est pas nécessairement le contexte qui fait que « l'on ne rencontre plus l'homme ». Ce n'est pas le contexte qui nous rend aveugle à « qui est à côté de soi ». Bien au contraire, dans certains moments indescriptibles, c'est au cœur des pires désastres que l'on rencontre parfois le plus d'humanité et c'est bien souvent dans ces guerres et ces désastres que l'on est enfin pour de vrai en rapport à une parole, une personne, un monde. Et de manière paradoxale et malheureusement incommunicable, c'est presque toujours de retour de mission que le vide et la désespérance de l'Occident, que certains aimeraient bien voir ailleurs, nous sautent aux yeux et nous étreignent.

Bien sûr, le 20^{ème} siècle a mis sa main de fer sur l'ensemble de la planète. Des cosmologies entières liant l'homme à la terre, à ses semblables et à l'univers ont été pulvérisées. Misère, asservissement, destruction des solidarités, expropriation de la paysannerie mondiale au profit de monocultures pour l'exportation, destruction de la biodiversité et pollution globale alarmante, gonflement des bidonvilles, guerres et tensions intercommunautaires sont le lot de bien des habitants de cette

⁷ Pour une description détaillée de la construction médiatique des conflits dans le cadre des interventions humanitaires, voir X. Emmanuelli, *J'attends quelqu'un*, Albin Michel, Paris, 1996, p. 47 et suivantes.

⁸ X. Emmanuelli, *L'homme n'est pas la mesure de l'homme*, Presses de la Renaissance, Paris, 1998, p. 32

terre. Mais aussi, tant de visages de misère qui explosent de dignité et d'une puissance d'être qui ont déserté l'Occident dit développé, nous parlent d'une espérance au cœur de laquelle la plénitude de la rencontre humaine est toujours possible.

Et pourtant, ce que dit Xavier Emmanuelli est bien réel. Il est bien vrai que « ne pas voir qui est à côté de soi » est très fréquent dans l'humanitaire. Et la distance et parfois le gouffre entre les secouristes et les populations locales sont souvent abyssaux. Et cet abysse trahit une dangereuse forme d'aliénation et un rapport faussé à autrui qui est très lourd d'impact pour une organisation dont le propre est de s'adresser à l'homme.

Mais pourquoi un tel état de fait ? Sur quelle morale et quelles pratiques repose l'action humanitaire spécifique à MSF ? Quelle est la spécificité de l'humanitaire d'urgence que défend MSF ?

Pour MSF, l'humanitaire n'a pas d'autre morale que la compassion éprouvée face à la souffrance des êtres humains. A la question « qu'est-ce que l'homme ? », Rony Brauman a toujours répondu par la négative: « un être qui n'est pas fait pour souffrir ». Pour MSF, l'humanitaire repose sur le refus du sacrifice humain à toute instance supérieure (politique, sociale, etc.). La préservation de la vie humaine est sa seule légitimité.⁹

C'est ainsi que MSF se définit par une approche **centrée sur le patient** (et pas sur la société ou sur des normes morales par exemple). Les critères d'intervention s'élaborent dans le contexte particulier qu'est la crise, vue comme un bouleversement majeur et temporaire. En théorie, c'est par rapport à un équilibre existant antérieurement à la crise que MSF apprécie la situation. Ce n'est pas en fonction d'une morale théorique. Il n'y a ici aucun projet de transformation des modes de vie. Pour ce faire, l'humanitaire est circonscrit à l'intérieur d'un périmètre limité, celui de l'aide à la victime.

Bien sur, en pratique, cette approche est parfois assez difficile à circonscrire. Qu'est-ce qu'une crise ? Qu'est-ce qu'une victime ? Comment juger d'un équilibre existant antérieurement et surtout comment juger du retour « à la normale » ? Dans les faits, on se reportera souvent sur des indicateurs quantitatifs comme les taux de mortalité ou autres indicateurs médicaux, tant pour ouvrir une mission que pour la fermer. Mais bien souvent, le consensus sera difficile à obtenir.

MSF s'adresse donc à un individu souffrant détaché, ou plutôt «détachable », de la société et du monde qui l'entoure, à « un être qui n'est pas fait pour souffrir », à une « victime ». Bien qu'il y ait indéniablement une forme de noblesse derrière l'aspiration de venir en aide aux victimes de ce monde, l'impact pratique d'une telle représentation de l'homme n'est pas assez réfléchi par l'organisation, qui pourtant constate depuis sa fondation les nombreuses difficultés qu'elle rencontre dans son rapport aux autres (du personnel local, aux autorités traditionnelles ou étatiques, en passant par son propre personnel expatrié).

C'est qu'en délimitant l'objet d'intervention de manière si précise, tout ce qui n'est pas inclus dans la définition de la victime s'appréhende implicitement de manière instrumentale. Par exemple, une des premières conséquences de l'approche centrée sur le patient et de la construction de la victime qu'elle implique est qu'elle piège les équipes (et même le patient !) dans un rapport technique au monde très lourd d'impact, tant symbolique que pratique. Car dans le rapport à l'autre qu'induit le rapport technique, se loge une forme de déshumanisation et d'aliénation dont peut souffrir le patient, mais surtout les employés, la société hôte et tout ce qui gravite autour de la sphère

⁹ Pour une description plus complète de la spécificité de Médecins Sans Frontières voir R. Brauman, *Humanitaire : le dilemme*, Textuel, Paris, 1996, p.46 et suivantes.

MSFienne. Et ce n'est pas en parlant de proximité ou en formulant des vœux pieux que ce problème incontournable sera assumé.

Ces dernières années, en réaction aux manipulations politiques diverses dont fut et est victime l'humanitaire, MSF a recentré son approche de façon peut-être encore plus minimaliste, impliquant indirectement que l'espace d'objectivité et de neutralité par excellence pouvant mettre l'institution humanitaire à l'abri des manipulations politiques et permettre ainsi l'accès aux victimes se trouve sur un patient ramené à sa dimension biologique, tel que le définit et le circonscrit la biomédecine occidentale.

Ce faisant, il est à craindre qu'aveuglée de « pragmatisme » et « d'efficacité », l'organisation ne s'enfonce encore plus profondément dans un rapport instrumental au monde dont l'impact principal serait d'ignorer et de « ne pas voir qui est à côté de soi », de façon encore plus radicale que par le passé.

Aveugle au dilemme déshumanisant qui gît en son sein, incapable d'assumer l'impact de son « efficacité » technique et de la professionnalisation compartimentée qui l'accompagne, prisonnière de ses certitudes « objectives », MSF se condamne à une fuite en avant très mutilante, pour ses employés et les sociétés hôtes entre autre, mais aussi et surtout pour l'impact symbolique qu'elle renvoie à nos sociétés malades de sécurité.

9 ans de travail en Afrique Centrale avec l'organisation et plus de 3 ans de contrat dans les sièges européens m'ont convaincu de l'urgente nécessité de mieux cerner ce malaise constitutif de l'humanitaire véhiculé par MSF. C'est ce que nous analyserons ici, en faisant premièrement un survol historique de l'humanitaire, pour ensuite se consacrer à l'approche de MSF, aux raisons et arguments derrière ses positionnements et à l'impasse dans laquelle elle se trouve.

BREVE HISTOIRE DE L'HUMANITAIRE

1. Origine de l'humanitaire

La création de la Croix-Rouge en 1863 est l'acte fondateur de l'humanitaire moderne et marque le début d'une période qui s'étend de la fin du 19^{ème} siècle jusqu'à la Première guerre mondiale.

Cette réalisation est inséparable de l'apparition des « nouvelles du jour », qu'ont permise entre autre le télégraphe et le chemin de fer. Dès lors, la représentation de la souffrance change d'échelle, sort du terroir et du concret direct pour à la fois s'universaliser et devenir plus dépendante de ouï-dire médiatique.

Au départ, l'humanitaire est essentiellement concerné par les conflits armés et le sort réservé aux combattants blessés. Dans le contexte d'une Europe qui se perçoit alors comme la patrie de la Raison et des Lumières, naît l'idée que les armées doivent être retenues, que l'éclatement des violences de la guerre ne doit pas se faire de façon démesurée.

C'est ainsi que naissent les premières conventions diplomatiques internationales qui délimitent des « oasis d'humanité » à l'intérieur d'un espace de violence. Signées et ratifiées par les Etats, ces conventions imposent aux belligérants l'obligation de réserver des espaces protégés et neutres pour soigner les soldats.

L'humanitaire qui voit le jour sur les champs de bataille a donc pour mission initiale de soigner les blessés de guerre, qu'une morale moderne d'inspiration rousseauiste nous conduit à considérer sous l'angle non plus de combattants, mais d'humains à part entière. Le soldat blessé, devenant ainsi non-combattant, réintègre l'humanité.

La distinction entre combattants et non-combattants, et la perception que **derrière un combattant se cache avant tout un être humain**, est à la racine même de l'action humanitaire. Et les Conventions de Genève signées entre Etats sont là pour le rappeler et permettre aux secours d'accéder aux blessés de guerre, dans des espaces de neutralité que doivent garantir les Etats signataires.

2. Structuration de l'humanitaire : naissance des associations humanitaires et de l'ONU

Elaborée à une époque où les conflits s'apparentaient à des duels collectifs opposant des armées de métier, cette conception de la guerre ne tient plus avec celle de 1914 qui reposait entre autre sur une utilisation de l'homme par l'Etat totalitaire. La conscription, l'enrôlement obligatoire dans l'armée de tout homme, quel que soit son rang social, repose sur la logique implicite que l'Etat dispose de l'homme à volonté, que l'homme à la disposition de l'appareil totalitaire est en quelque sorte « combattant » avant d'être humain. De ce point de vue, la guerre de 1914 repose sur une inversion et une négation des principes fondateurs des Conventions de Genève.

Avec le déploiement de la rage totalitaire de 14-18, la distinction civil/militaire, combattant/non-combattant ne tient plus. Tout homme est « mobilisé » et l'on assiste à l'effondrement partiel du projet européen des Lumières (dont l'Europe ne s'est d'ailleurs jamais vraiment relevée), ainsi qu'à une instrumentalisation de l'humain allant de pair avec l'industrialisation/mécanisation du monde. A l'image de l'usine des « Temps Modernes » de Charlie Chaplin, l'Etat totalitaire peut désormais utiliser l'humain, perçu comme matériel indifférencié, comme chair à canon.

Si la Première guerre mondiale est le premier vrai terrain d'intervention de la Croix-Rouge, c'est aussi le moment où les Conventions sur lesquelles elle repose ne tiennent plus et n'ont plus aucun sens.

Penser l'humanitaire peut difficilement se faire sans réfléchir un peu mieux à l'instrumentalisation, au totalitarisme et aux désillusions du début du 20^{ème} siècle. Plusieurs penseurs de cette époque, se référant aux idéaux d'émancipation et de liberté du siècle précédent ont ainsi attaqué de front le bouleversement à l'œuvre sous leurs yeux. Pensons entre autre à George Bernanos, qui constate qu'avec l'industrialisation et le déploiement technique, « *le progrès n'est plus dans l'homme, il est dans la technique, dans le perfectionnement des méthodes capables de permettre une utilisation chaque jour plus efficace du matériel humain.* »¹⁰

Ce qui n'est pas sans conséquence sur la forme prise par les guerres totales du 20^{ème} siècle.

« *Les guerres d'autrefois, les guerres politiques, les guerres de soldats, formaient des héros ou des bandits, la plupart héros et bandits tout ensemble. Mais la guerre moderne, la guerre totale, travaille pour l'Etat totalitaire, elle lui fournit son matériel humain.* »¹¹

¹⁰ Bernanos, G. (1947). *La France contre les robots*. Paris : Robert Laffont.

¹¹ Bernanos, G. (1947). *La France contre les robots*. Paris : Robert Laffont.

Dans ce contexte en rupture avec les idéaux des Lumières, l'humanitaire de la première moitié du 20^{ème} siècle élabore des réponses d'urgences. Aux populations réduites de fait à l'état de survie, ou en tout cas perçues comme telles, l'humanitaire naissant développe les premières interventions de masse, qui inviteront inévitablement par la suite à rabattre l'humain sur sa dimension biologique de survie, calculable quantitativement à l'aide de la variable des **besoins**. Ce qui n'est pas sans conséquence sur la représentation de l'homme qui en découle, comme nous le rappelle la philosophe française Christane Vollaire : « *Cette approche, réduisant les victimes au besoin biologique (identifiable à l'animalité) de la nutrition et de la survie, produit aussi dans les représentations une forme de déshumanisation.* » ¹²

C'est en tout cas sans doute à cette époque que l'humanitaire dans sa forme contemporaine commence à prendre forme ; un humanitaire beaucoup plus ancré dans l'univers quantitatif où l'homme n'est appréhendé que par la faculté d'abstraction et où, selon les mots de Xavier Emmanuelli, la « solidarité » remplace la « fraternité ».

« *Moins de fraternité pour davantage de solidarité [...] et l'on s'en remet à des systèmes de protection sociale, qui enserment l'individu dans des procédures aveugles, sans autocritique, qui ignorent les destins particuliers. [...] Plus vous vous situez dans l'humanisme, moins il y a d'humanité [...] Davantage d'humanisme, une idée vague ; aimer autrui, une démarche difficile. Il en est de même de la solidarité ; plus vous êtes solidaire, moins vous rencontrez la fraternité.* » ¹³

Est-ce que ce sont les formes totalitaires prises par l'Etat qui induisent une prise en charge abstraite de l'homme ? C'est en tout cas une question qui devrait occuper la conscience de tout intervenant humanitaire, au risque de faire sien le cynisme d'un Staline : « *Une mort est une tragédie, un million de morts ne sont que des statistiques* ». L'approche centrée sur le patient de MSF vise peut-être à éviter cet écueil. Y réussit-elle ?

Dans tous les cas, plusieurs des grosses ONG anglo-saxonnes qui dominent la scène humanitaire aujourd'hui se sont ainsi créées pendant la Deuxième guerre mondiale. Pensons par exemple à l'Oxford Committee for Famine Relief (OXFAM) qui voit le jour en Grande-Bretagne en 1942, en réaction à la famine d'Athènes, où l'occupation du pays par les nazis et le blocus anglais pour les contenir et les cerner, entraîna la mort de 200 000 personnes en un hiver.

De façon similaire, International Rescue Committee (IRC), Catholic Relief Service (CRS) et Cooperative for American Remittances Everywhere (CARE) aux USA, apparaissent au cours de la Seconde guerre mondiale.

Il est par ailleurs intéressant de noter que ces associations qui voient le jour dans le cadre de crises réelles, s'institutionnalisent par la suite, perdurent et se diversifient après la crise initiale. Nées et créées en réponse à un problème concret et viscéral, elles se transforment inévitablement par la suite en bureaucratie charitable. La légitimité d'une telle posture, caractéristique de toute bureaucratie humanitaire, est certainement questionnable. Que devient la cause initiale lorsque les victimes sont soulagées ? Comment s'assume l'inévitable lourdeur institutionnelle qui en découle et qui demande inévitablement sa ration de nouveaux « clients » infortunés pour se maintenir ?

Après la Deuxième guerre mondiale, les vainqueurs créent l'Organisation des Nations Unies (1945) dans le but de maintenir la paix dans le monde et de faire respecter les droits de l'homme et le

¹² Vollaire, C. (2007). *Humanitaire, le cœur de la guerre*. Paris: L'Insulaire.

¹³ Emmanuelli, X. (1999). *L'homme n'est pas la mesure de l'homme*. Paris : Presses de la Renaissance.

droit international humanitaire (Conventions de Genève). En 1947, l'UNICEF, agence de l'ONU pour les enfants, voit le jour, ainsi qu'en 1951, la première véritable institution internationale humanitaire, le HCR (Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés).

Pendant ce temps, des penseurs se penchent sur les conséquences éthiques et morales inédites provoquées par la Deuxième guerre mondiale, qui changera à jamais l'image qu'aura l'humanité d'elle-même. Comment concevoir que la rationalité au fondement du projet moderne ait pu se mettre au service d'un appareil d'Etat qui a éliminé industriellement plus de six millions de personnes ? Comment désormais penser la raison, sur laquelle l'on s'appuyait pour libérer l'humanité d'elle-même et de toutes ses aliénations, elle qui a donné à l'homme un arsenal nucléaire capable d'anéantir l'humanité ? Dès lors comment vivre, maintenant que l'homme découvre que la menace absolue vient de lui-même et que les outils qui devaient servir à l'émanciper se retournent contre lui ? C'est tout le projet moderne, l'autonomie morale de l'homme, sa dignité et sa capacité à maîtriser son destin qui sont mis en question en 1945. En sommes-nous remis ? Osons-nous aller au bout de ce qui est pensable ? Est-ce au sein de cette béance que s'épanouira lentement la représentation actuelle de l'humain véhiculée par l'imagerie humanitaire, pour qui l'homme est avant tout une victime ? La question reste ouverte.

Dans tous les cas, tous ceux qui aujourd'hui en appellent aux Lumières pour nous sortir de l'impasse auraient sans doute avantage, à l'instar du philosophe français Philippe Corcuff, à revendiquer plutôt des « Lumières tamisées »¹⁴

3. La fin du silence et de la neutralité: le conflit du Biafra (1969) et la création de MSF

L'humanitaire moderne d'urgence tel que nous le connaissons commence vraiment au Nigeria, dans la province du Biafra, à la fin des années 60 dans le contexte de la décolonisation. Des médecins français (French doctors) qui agissent pour la Croix-Rouge décident alors de rompre avec la tradition de neutralité et de silence, ayant en mémoire le silence coupable de la Croix-Rouge face à Auschwitz et au nazisme. Bien qu'ils dénoncent ce qu'ils croient être un génocide, on découvrira plus tard qu'ils étaient manipulés et étaient le relais d'une propagande de leaders sécessionnistes biafrais, qui affamaient leur population pour s'attirer des alliances politiques et une sympathie mondiale. Ces médecins créeront plus tard Médecins Sans Frontières, ONG fondée à la suite d'une manipulation politique dont elle tirera une certaine lucidité critique pour la suite, et qui deviendra assez rapidement la première ONG médicale mondiale.

Se voulant plus libre de ses mouvements et de sa parole que la Croix-Rouge, orientée exclusivement vers l'aide médicale d'urgence, MSF incarnera le nouveau modèle « sans-frontériste » de l'aide humanitaire internationale. Dans tous les cas, le Biafra qui fonde MSF restera le tournant majeur de l'humanitaire actuel. Denis Maillard, dans son livre « L'humanitaire, tragédie de la démocratie » en souligne deux raisons principales :

- 1) Le Biafra est sans doute la première fois où la **rhétorique « victimaire »** se substitue complètement à l'explication politique du conflit.

¹⁴ Corcuff, P. (2009). Anticapitalisme et antiproductivisme à l'aube du XXI^e siècle. In *Non au capitalisme vert*, Lyon : Parangon. P. 99

- 2) La place des médias et de la **construction médiatique de la victime** devient centrale. Elle implique entre autre, pour l'homme devant son écran, que des humanitaires relayés par les médias détiennent la vérité humaine et politique d'un contexte mieux que quiconque.

Avec le Biafra, l'individu « victimisé », désormais au centre du débat et de la représentation d'une Afrique de misère où règne la violence et la famine dont se chargent des armées de secouristes blancs, héroïques et apolitiques, prend place dans les consciences de nos contemporains. « *Résumée dans l'image d'un enfant décharné, la cause biafraise se ramène à un objet exclusif de compassion, tandis que les enjeux politiques sont gommés par les exigences impérieuses de l'urgence.* »¹⁵

4. Années 80 : Le succès d'un humanitaire en phase avec le néo-libéralisme

Dans la deuxième moitié des années 70, la guerre froide crée de nouveaux foyers de violence (Angola, Cambodge, Afghanistan...). La plupart sont des « guerres internes » dans lesquelles ne peuvent intervenir les institutions humanitaires classiques comme la Croix-Rouge. Les associations humanitaires se développent donc « là où les autres ne vont pas », dans les maquis, au côté des mouvements de résistance « de droite » comme « de gauche ».

Chez les jeunes médecins gauchistes de MSF, la confrontation sur le terrain avec les réfugiés fuyant les régimes communistes totalitaires provoqua une remise en question radicale. En constatant que 90 % des réfugiés de l'époque fuyaient les régimes communistes, les leaders de MSF décidèrent de se prononcer clairement contre le communisme et menèrent campagne contre les courants d'émancipations politiques de gauche du Tiers Monde, désormais identifiées au « Tiers Mondisme idéologique ». La colonisation est partiellement réhabilitée, l'occidental déculpabilisé et le libéralisme et les échanges commerciaux avec le monde développé perçus implicitement comme seule et unique voie « dans la marche difficile vers le développement ».

S'appuyant sur la pensée de Raymon Aron devenue son maître à penser, Rony Brauman, alors président de MSF, crée la fondation « Liberté sans Frontières ». Réunissant certains penseurs libéraux français de l'époque, la fondation donne à MSF un substrat idéologique nourrissant un imaginaire qui, bien que beaucoup plus nuancé aujourd'hui, n'en continue pas moins d'imprégner les grands axes idéologiques implicites de l'organisation. Le livre « Tiers Mondes ; controverses et réalités », de la Fondation Liberté Sans Frontières qui paru en 1987, est ouvertement néo-libéral. Réunissant les travaux de 24 penseurs de la droite française, le programme du livre est le suivant : « *En une génération, le Tiers Monde a considérablement évolué. [...] Des avions brésiliens équipent la Royal Air Force, et les voitures sud-coréennes font un malheur aux Etats-Unis et au Canada... [...] C'est parce que les engagements passionnés et les slogans mobilisateurs ont trop souvent masqué la réalité des faits que ce livre s'est donné pour but de faire le point sur toutes les controverses concernant le Tiers Monde. Les multinationales ? Le Tiers Monde a besoin d'elles. L'ouverture et les échanges, la mobilité sociale, l'autonomie de la société civile et, au-delà des utopies, une réelle prise en compte des contraintes propres à chaque pays... Ce livre dresse un bilan des politiques adoptées depuis trente ans et des résultats qu'elles ont donnés sur tous les plans. Il en tire quelques leçons pour la réussite des stratégies à venir.* »¹⁶

¹⁵ Brauman, R. (1995). *L'action humanitaire*. Paris : Flammarion.

¹⁶ Brunel, S. (1987). *Tiers Mondes. Controverse et réalités*. Paris. Economica. Tiré du résumé descriptif à l'arrière du livre

Aujourd'hui, l'optimisme de nos penseurs face au « développement », au « progrès » et à l'épanouissement des multinationales du Tiers Monde se frappe au mur de la dévastation planétaire, environnemental et écologique. Il apparaît de plus en plus clairement que le « développement » tel qu'il est conçu par la pensée dominante, c'est-à-dire quantitativement, ne peut se poursuivre qu'au prix d'un ravage écologique et humain d'une ampleur insoutenable. Peu importe de quelles orientations politiques on se revendique, il semble clair aujourd'hui que le monde se déchire autour d'une insupportable division de la richesse et du pouvoir.

Du reste, comme tout le monde le sait tout en s'efforçant de l'ignorer, notre société de croissance économique exponentielle, portée par un imaginaire collectif et individuel d'accumulation infinie au service de l'homme maître et possesseur de la nature, est tout simplement insoutenable pour la bonne raison qu'il ne peut y avoir de croissance infinie dans un monde fini. Il faudrait plusieurs planètes si six milliards d'humains partageaient notre mode de vie. Jean-Paul Besset, rédacteur en chef au *Monde* pendant dix ans, nous invite ici à faire face à cette réalité : « *La croissance infinie des biens et des services qui fonde le développement de nos sociétés est impossible. Ou, si l'on préfère, suicidaire. Elle est incompatible avec la stabilité de la biosphère et inaccessible à l'essentiel de la population mondiale. Elle ne saurait donc tenir lieu de projet de civilisation. L'humanité a atteint le bout ultime de la voie progressiste qu'elle a empruntée au début de la modernité* ». ¹⁷

Pour le dire autrement, il n'y aura pas de rattrapage entre le sud et le nord et les pauvres ne deviendront pas riches. Le rêve universel de prospérité à l'occidentale, « l'Américain Dream », devenue aspiration mondiale est en réalité le cauchemar de l'avenir. Nous devons assumer l'impasse et surtout penser à l'urgente nécessité du partage.

En ce sens, qui peut encore se réjouir et s'associer au succès d'un « développement » aujourd'hui encore très lié au projet démentiel de mainmise, de contrôle et d'appropriation d'une planète réduite à la dimension de stock de matières premières utilisables par environ 20% de l'humanité qui s'en réserve l'accès ?

Nous rejoignons donc ici Bernard Hours, cité au début de notre texte, dans sa crainte qu'un humanitaire se nourrissant de représentation victimaire puisse valider « *l'idée d'un monde partagé entre les « performants » d'un côté, les malades ou réfugiés de l'autre.* »

Mais ces questions ne semblent pas s'être posées en 1987. Il n'empêche que, ayant comme mots d'ordre efficacité, pragmatisme et indépendance, MSF sera bien en phase avec les grandes lignes de l'idéologie néo-libérale. Denis Maillard que nous citons plus haut va même jusqu'à prétendre que le modèle de définition de l'individu chez MSF part de l'idéologie néo-libérale. « *Un être pour l'absence de souffrance est réduit à la jouissance privée de l'idéologie consumériste libérale. Définir négativement l'individu comme le fait Brauman, équivaut à reconnaître que le modèle de définition part de l'idéologie néo-libérale* » ¹⁸

De notre côté, il ne s'agit pas de dire que MSF a été entièrement déterminé par une idéologie quelconque, mais plutôt que l'organisation a trouvé dans le libéralisme économique une affinité et une parenté idéologique se mariant bien avec sa logique d'action et sa conception du « sans frontiérisme ». Pour le dire autrement, le libéralisme économique et l'humanitaire véhiculé par MSF s'enracinent tous les deux dans un imaginaire commun qui place l'homme en extériorité complète par rapport à la terre et au milieu social ambiant. De là à dire que le modèle de définition

¹⁷ Besset, J.-P. (2005). *Comment ne plus être progressiste... sans devenir réactionnaire*. Paris : Fayard.

¹⁸ Maillard, D. (2007). *L'humanitaire, tragédie de la démocratie*. Paris : Michalon.

de la victime ou du patient part de « l'idéologie » néo-libérale comme le suggère un peu rapidement Denis Maillard, il y a un pas que nous n'oserions franchir.

Il n'empêche que financée à plus de 80 % par des donateurs privés, l'organisation dépend directement de l'imagerie victimaire et catastrophiste qu'elle réussira à « vendre » au public. Ce qui implique nécessairement une forme de manipulation médiatique, comme nous le rappelle à ce propos Christiane Vollaire : *Paradoxalement, une organisation qui garantit son indépendance financière par la collecte de fonds privés, garantit de ce fait sa liberté politique au prix d'une forme de falsification médiatique.*¹⁹

Dans tous les cas, à MSF qui revendique un pragmatisme et une objectivité qui ne visent nulle transformation sociale, l'épisode et la parenthèse idéologique de Liberté Sans Frontières, et surtout la lecture rétrospective qu'on peut en faire aujourd'hui, viennent questionner radicalement la croyance en la possibilité de fonder l'action à partir d'un point de vue objectif, neutre et impersonnel qui permet de se croire séparé de l'environnement naturel, de ses semblables et des valeurs collectives qui fondent l'action.

C'est en tout cas dans ces années 80 que l'humanitaire est devenu, simplement par la force et la mise en forme de l'image, la nouvelle illusion d'un horizon de justice et d'aide concrète au Tiers Monde. Les ONGs d'urgences, plus voyantes et plus spectaculaires, drainèrent l'essentiel des dons et concurrencèrent les ONGs de développement, qui avaient moins d'images à vendre, et moins de résultats quantitatifs à faire valoir et qui, par le fait même étaient, et sont toujours, beaucoup plus dépendantes des fonds publics.

5. Instrumentalisation de l'humanitaire : le désenchantement

L'Éthiopie de 84-85

La famine en Éthiopie de 1984-1985 était pourtant venue nuancer l'humanitaire spectacle véhiculé par les médias et les campagnes de levées de fond, sans toutefois que le grand public nourri de clips et d'actualités changeantes puisse en prendre conscience. A la fin de l'année 1984, les images de famine en Éthiopie transmises par les médias provoquent une forte émotion internationale. Les humanitaires interviennent en masse sans réaliser qu'ils participent à leur insu au déplacement forcé des victimes qu'ils viennent aider. Le gouvernement éthiopien détourne et utilise l'aide humanitaire pour mener à bien sa politique d'homogénéisation démographique. Afin d'empêcher leur enrôlement dans l'insurrection des armées du Front de libération des peuples du Tigré, les paysans du Nord sont kidnappés et emmenés de force dans les régions du Sud.

Pendant que le monde s'attendrit de sa propre générosité en chantant « We are the world », 200 000 personnes meurent dans les déplacements. Toutes les possibilités de débat et d'argumentation qui auraient brisé le consensus sont noyées dans l'euphorie médiatique qui réduit la crise à des images fortes suscitant l'émotion. Les associations humanitaires qui croulent sous les financements, dont les expatriés téléportés sur place sans comprendre ni la langue, ni le contexte, se laissent porter par le mouvement sans esprit critique. Seul Médecins Sans Frontières qui se rappelle le Biafra et qui, à l'époque, est nourri par la lucidité de Rony Brauman, refusera de cautionner les agissements du gouvernement et sera expulsé.

¹⁹ Vollaire, C. (2007). *Humanitaire, le cœur de la guerre*. Paris: L'Insulaire.

La Somalie (1993), l'armée au service de l'humanitaire spectacle

Dans la période post-communiste des années 90, les grandes puissances (et surtout les USA) retrouvent les champs de bataille et parlent d'un nouvel ordre international plus juste. L'Organisation des Nations Unies est promise à un avenir radieux et toutes justifications idéologiques de guerre ne sont plus tenables. C'est alors que **l'humanitaire devient un élément central de la rhétorique politique**. Il n'y a désormais plus d'intervention militaire sans justifications « humanitaires ». La farce médiatique tragique de la Somalie en 1993 a été l'aboutissement de l'humanitaire spectacle et le début en acte de ce qui deviendra l'ère de **l'humanitaire d'État**.

L'intervention américaine en Somalie (Restore Hope) en 1993 a été guidée et rythmée par des impératifs médiatiques. Toute une mise en scène destinée aux caméras était organisée pour le débarquement des *marines*. Les projecteurs des caméras étaient prêts lorsque les *marines* ont débarqué sur les plages de nuit. L'opération qui devait apporter chaque jour sa ration de signifiants télévisuels a conduit les Américains à des erreurs magistrales et à un fiasco sanglant. A la place de restaurer l'ordre et de fournir une aide alimentaire, l'opération s'est achevée quelques mois plus tard, sans que l'ordre n'ait été rétabli et sans que la situation de dénuement des Somaliens n'ait été radicalement changée. Les associations humanitaires présentes avaient été complètement mêlées et assimilées à la force de protection armée.

Le Rwanda (1994), l'intervention humanitaire, cache-misère de la politique internationale

En 1994, cinquante ans après l'écrasement de la barbarie nazie, l'anéantissement programmé des Tutsis rwandais s'est effectué sous les yeux de tous et n'a suscité d'autre décision que celle de ne rien faire. En trois mois, un demi million de personnes ont été exterminées en direct pour l'unique raison que sur leur carte d'identité ne figurait pas le bon nom d'ethnie. Ils étaient coupables d'être ce qu'ils étaient.

Une fois le génocide terminé, le choléra déclaré dans les camps de réfugiés Hutus au Zaïre a mobilisé le monde. Cette « crise humanitaire » et l'intervention des associations humanitaires pour enrayer le choléra étaient accompagnées de meutes de caméras, reléguant les questions de génocide hors de la politique pour un temps. En nommant « crise humanitaire » un génocide et ses conséquences « sanitaires », le monde a réussi l'exploit de se proclamer neutre devant le Mal absolu.

Le Kosovo (1999) : première guerre humanitaire

En 1999, les forces de l'OTAN attaquent la Serbie et le Kosovo pour interrompre la répression qui s'abattait sur les Kosovars albanais. Des camps de réfugiés établis par les forces alliées aux frontières du Kosovo reçoivent les populations fuyant les bombardements et exactions des troupes Serbes. Les humanitaires se déploient alors en masse dans les camps pour y fournir une assistance humanitaire.

C'est dans ce contexte que l'on parle pour la première fois de « **guerre humanitaire** ». Les troupes alliées avaient établi les camps de réfugiés pour éviter un déferlement de réfugiés en Europe, ainsi que pour des motifs de stratégie militaire. Faisant consensus au sein des pays occidentaux, les

financements coulent à flots et des centaines d'ONGs opportunistes arrivent à Pristina. L'humanitaire devenu lecture du monde et de la politique a été ici clairement instrumentalisé en étant **partie intégrante de la stratégie militaire**.

L'Afghanistan (2001), bombardement humanitaire

C'est dans l'intervention américaine en Afghanistan que l'humanitaire est devenu l'auxiliaire des « **guerres chirurgicales à dégâts collatéraux mineurs** ». Aux bombardements destinés aux ennemis talibans étaient compris aussi des « bombardements humanitaires » destinés aux populations prisonnières des Talibans. Dans ce contexte, l'impartialité et l'indépendance chères à MSF deviennent très difficiles à mettre en place. L'hyper médiatisation des actions humanitaires mélangée à l'intervention militaire crée la confusion pour tout le monde et brouille désormais complètement la définition de l'humanitaire.

La guerre contre la terreur

Une lecture géopolitique de la nouvelle configuration mondiale initiée par la GWOT (Global War Against Terror) pousse MSF à constater que « *la GWOT est actuellement l'événement politique et militaire générant le plus de mouvements de populations, de blessés et de morts* ». ²⁰ En même temps, les ONGs sont ici clairement instrumentalisées par la GWOT au service d'une cause qui n'a rien à voir avec le secours impartial aux plus vulnérables. Rappelons entre autre que Collins Powell a publiquement caractérisé les organisations humanitaires de « multiplicateurs de force » dans la « lutte contre la terreur », associant ainsi directement les humanitaires à l'agenda politique et militaire américain, et contribuant à ce que ces derniers soient jugés avant tout en fonction de leur société d'origine et non sur l'action qu'ils tentent de mettre en œuvre. Pour MSF, la seule façon de garder une quelconque indépendance face à un tel discours sera de s'éloigner de la rhétorique qu'il utilise. La dessus, Rony Brauman est radical : « *les ONGs et une bonne partie des acteurs de l'aide se trouvent en porte à faux puisqu'ils se réclament de ces valeurs* » ²¹ - Ici les valeurs affichées par la GWOT, les droits de l'homme et la démocratie entre autre. Ne pas avoir d'autres valeurs affichées que le souci de sauver des vies sera pour MSF une voie pour se distancier (du moins idéologiquement) des Américains.

En résumé, la leçon principale à tirer du succès et de l'instrumentalisation de l'humanitaire par la politique est la grande difficulté d'être effectivement impartial et indépendant. Et l'enjeu pour un MSF, très conscient des manipulations politiques des secours, sera de trouver l'angle lui permettant d'asseoir son indépendance vis-à-vis de toute influence politique.

6. La position des Nations Unis pendant ce temps

C'est à cette même époque du « tout humanitaire » que les Nations Unies, constatant la démultiplication folle des acteurs humanitaires, le manque de cohérence et la compétition pour l'accès aux victimes, le chevauchement des programmes et le manque de suivi des programmes,

²⁰ Jochum, B. (2009). *Guerre contre la terreur : conséquences*. TAG : MSF Genève.

²¹ Brauman, R. (2006). *Penser dans l'urgence. Parcours critique d'un humanitaire*. Paris : Seuil.

ont commencé à réfléchir et à élaborer des approches pouvant coordonner et intégrer les divers acteurs humanitaires présents sur le terrain.

OCHA, l'organisme de coordination humanitaire des Nations Unies, a été créé afin de coordonner les opérations de secours majeurs, et est devenu le lien nécessaire, indépassable et souvent décisionnel, entre les différents acteurs humanitaires. Dans certains pays, je pense entre autre au Burundi du début des années 2000, OCHA est devenu d'une certaine façon plus puissante (en terme monétaire et de gestion/coordination des projets) que le gouvernement du pays. Dans le Burundi de 2004, OCHA était assimilable à un véritable gouvernement parallèle, tenant des réunions hebdomadaires avec les dirigeants de toutes les agences humanitaires sur place et où il se décidait et se gérait les actions et programmes à mener dans l'ensemble des provinces du pays. (Ce qui représentait un budget et surtout des capacités d'action plusieurs fois supérieures à celles du gouvernement).

Dans ces mêmes années, les Nations Unies ont élaboré le concept d'**approche intégrée**. Émanant du Conseil de Sécurité qui est loin de représenter les rapports de force réels dans le monde, cette approche, qui s'appuie sur le constat d'un manque de cohérence et de vision globale entre les interventions des acteurs de l'humanitaire d'urgence et celle des acteurs dit de développement et/ou de paix, est une tentative d'harmonisation des différentes approches et interventions dans une conception plus « holiste ». Le processus de paix, l'urgence et le « développement », étant considérés interdépendants, sont donc mis sur un pied d'égalité et surtout liés les uns aux autres en fonction d'un objectif politique commun (qui sera souvent la paix).

Cette captation de l'action humanitaire privée par les missions politiques des Nations Unies affaiblit énormément les humanitaires dans leur volonté d'être autonomes, neutres et impartiaux. Mais d'un autre côté, dans la démultiplication folle des acteurs de l'aide internationale, cette forme de contrôle permet de conserver une certaine cohérence globale et de mettre un peu d'ordre sur le théâtre des grandes crises humanitaires.

Dès les premières ébauches de l'approche intégrée des Nations Unies dans les années 90, MSF a argué qu'en faisant de l'action **humanitaire** un instrument au service d'un objectif politique suprême, soit d'assurer la sécurité et la paix, le patient était instrumentalisé et risquait d'être sacrifié au politique. Comprendre l'aide humanitaire comme instrument au service de la mission politique suprême qu'est la paix peut s'avérer néfaste lorsque les pourparlers de paix passent avant la distribution de vivres. Ceci s'est d'ailleurs partiellement produit dans l'Angola de 2002 où j'étais chef de mission. A cette époque, alors qu'environ un million de personnes étaient sorties des maquis dans un état vraiment catastrophique après avoir passé les six derniers mois de la guerre dans un dénuement extrême, OCHA Luanda qui chapeautait toutes les ONGs (sauf MSF et le CICR) a décidé de freiner le déploiement des vivres du PAM (Programme Alimentaire Mondiale) en attendant que le processus de paix soit ratifié. Il s'agissait de ne pas froisser les chefs combattants humiliés et très susceptibles, de ne pas semer la confusion et la jalousie, et donc d'attendre la fin des pourparlers de paix - qui ont pris trois mois - avant de distribuer l'ensemble des vivres (une petite partie était quand même disponible pour les programmes d'urgence). La critique de MSF et la conférence de presse de Rony Brauman invité à Luanda pour l'occasion a porté fruit et a sans doute contribué à ouvrir un peu plus les vannes du PAM. Ici, la critique de MSF mérite d'être écoutée et méditée.

7. L'humanitaire minimaliste

Malgré toutes les manipulations dont il a été victime depuis le Biafra, l'humanitaire d'urgence est devenu l'horizon indépassable du temps. Un sondage fait en France en 1996 a démontré que 68% des gens interrogés jugeaient que les agences humanitaires étaient les mieux à même de prévenir un éventuel conflit sur le continent européen, loin devant l'OTAN ou toutes autres armées nationales. Il faut certainement se méfier des sondages, mais celui-ci qui nous dit que la confusion et l'aliénation politique sont à son comble, ne semble pas trop loin de la réalité (voir Brauman, 1996).

Un peu sur le tard, les penseurs de l'humanitaire dans la mouvance de MSF le constatent et ne cesseront dès lors de le déplorer :

*« Le problème commence avec les mots mêmes. En nommant crise humanitaire un terrible événement historique, on élude forcément toutes les questions fondamentales de politique, de culture, d'histoire et de moralité indispensables à la bonne compréhension de la crise. [...] Ce serait un grand pas si les humanitaires parvenaient à dire la vérité, et si le grand public parvenaient à l'entendre : à savoir que la véritable pratique de l'humanitaire ne se situe pas au centre, mais en marge, de tout nouvel ordre international, et qu'en élevant l'idéal humanitaire comme nous l'avons fait, nous nous berçons de l'illusion selon laquelle la réponse aux horreurs de ce monde est à notre portée, alors que c'est faux.»*²²

C'est à partir de constats similaires que MSF s'efforcera de concevoir un humanitaire minimaliste et de repenser une forme d'extériorité au champ politique désormais trop colonisé par le succès de l'humanitaire. L'accord de La Mancha, aboutissement d'une mise à plat internationale de l'organisation qui a eu lieu en 2006, est explicite en sens.

*« Ces dernières années, nous avons été témoins, d'une part, de la multiplication d'interventions militaires qui associent à leurs objectifs stratégiques le déploiement d'une composante 'humanitaire' (Kosovo 1999, Afghanistan 2001, Irak 2003) et, d'autre part, de l'émergence de forces politiques et militaires qui rejettent notre présence même. Cette réalité nous a conduit à affiner notre conception du risque et à réaffirmer notre indépendance vis-à-vis de toute influence politique, principe essentiel pour garantir l'impartialité de notre aide. »*²³

C'est ainsi que, constatant que la grande politique a complètement utilisé la rhétorique humanitaire pour poursuivre ses fins, que l'humanitaire et les droits de l'homme sont maintenant utilisés par les États-Unis pour justifier un impérialisme drapé dans les habits de la démocratie, que les ONGs qui se réclament aussi de ces valeurs se trouvent manipulées et utilisées pour des fins de politique étrangère souvent américaines, MSF trouve l'espace de neutralité et d'extériorité au champ politique dans la revendication d'un humanitaire minimaliste, en radicalisant l'approche centrée sur le patient. Prenant appui sur la construction de la victime à partir de la biomédecine occidentale, qui implique que la biologie représente **l'espace d'objectivité et de neutralité par excellence**, c'est en quelque sorte à partir d'une conception du patient réduit à sa dimension biologique, que MSF se place en marge de la grande politique et cherche l'accès aux victimes de manière indépendante.

²² Rieff, D. (2004). *L'humanitaire en crise*. Saint-Armand-Montrond : Le Serpent à plumes.

²³ L'accord de La Mancha, aboutissement de plus d'une année de discussions et de débats entre toutes les sections MSF sur les défis internes et externes auxquels se heurte l'action de MSF, peut être consulté à l'adresse Internet suivante : http://www.msf.fr/drive/2006_06_24_FINAL_La_Mancha_Agreement_FR.pdf

C'est donc par une radicalisation de l'approche centrée sur le patient, en s'appuyant sur la dimension biologique de survie de la victime, considérée comme extérieure à tout champ social, politique et culturel, que MSF puise la possibilité de repenser et de délimiter le champ de l'action humanitaire.

MSF se revendique donc maintenant encore plus fortement que par le passé d'un humanitaire minimaliste. L'action au niveau du témoignage par exemple consistera plutôt en une négociation des conditions concrètes de l'aide, qu'en une dénonciation des violations des droits de l'homme. MSF se rapproche ainsi du CICR, prônant le Droit Humanitaire International, seul à même de garantir un accès aux victimes puisque les quatre Conventions de Genève définissent un droit plus précis que les simples droits de l'homme. Les deux organisations humanitaires font d'ailleurs maintenant réellement bande à part dans le milieu de l'aide internationale.

Dans le concert des Nations et face aux manipulations politiques diverses, seul un recentrage sur la victime réduite à sa dimension biologique de survie semble fournir une neutralité et une objectivité permettant de circonscrire et de délimiter encore plus nettement le champ de l'action humanitaire. L'humanitaire soigne des corps souffrants et ne se soucie que des conditions d'accès aux victimes. Le reste, qui peut être « au centre » comme le rappelle David Rieff cité plus haut, n'est pas de son ressort. Et Rony Brauman de rappeler quand même qu'« *il n'y a pas de vie sociale si la vie biologique n'est pas préservée, il n'y a pas de vie de l'esprit si les corps ne fonctionnent pas. La thématique humanitaire est une morale minimum* ». ²⁴

Si cette position fait preuve de grande lucidité quant aux manipulations réelles dans lesquelles baigne souvent l'aide humanitaire, et qu'elle est sans doute la dernière tentative pour sauver un humanitaire libéral indépendant, elle continue toutefois d'entretenir le fantasme de la possibilité d'une totale impartialité de l'action humanitaire internationale. C'est ici que se trouve le point d'ancrage d'un dilemme que l'organisation se refuse de voir et d'assumer.

Pour Bruno Jochum, directeur des opérations de MSF-Suisse écrivant dans le journal interne de l'association de janvier 2009, « *[la] crédibilité des grandes organisations humanitaires et leur perception comme acteur impartial reposent notamment sur leur capacité à assumer pleinement cette responsabilité critique* »²⁵, c'est-à-dire d'être critique face aux manipulations des secours. Il suffit en quelque sorte de maîtriser les enjeux politiques internationaux et les inévitables manipulations diverses pour accéder à la neutralité objective.

L'idée derrière cette position repose sur la croyance en la possibilité de poser un acte médical objectif, neutre, apolitique, areligieux et purement rationnel. Comme s'il suffisait de bien penser l'humanitaire pour qu'entrer en relation avec « un corps biologique défaillant et dénutri » puisse se faire sans entretenir aucune compromission avec les sphères politiques, économiques, voire morales de la société. Comme si la présence d'équipe d'européens blancs en constante rotation et armés d'un imposant dispositif technique n'avait aucun impact, ou plutôt que l'impact était tellement secondaire face à la réalité de l'être souffrant qu'il n'avait pas besoin d'être pris en compte. Est-ce réellement le cas ?

Il ne s'agit pas de nier la grandeur de certaines positions et interventions de l'organisation. Dans certains contextes d'urgence extrême, qui sont d'ailleurs assez rares, nul n'est aussi efficace que MSF. Ne serait-ce que pour cela, la pertinence de l'organisation et de ses positions est incontestable. Mais en supposant une réalité propre à l'humanitaire qui se déploierait à côté du

²⁴ Brauman, R. (2006). *Penser dans l'urgence. Parcours critique d'un humanitaire*. Paris : Seuil.

²⁵ B. Jochum, *Guerre contre la terreur : conséquences*. TAG : MSF Suisse, janvier 2009, p.20

politique et du culturel sans le coloniser, MSF se place dans une position qui rend très difficile de penser aux conséquences de son action et surtout d'assumer ses orientations idéologiques. Par exemple, elle est dans l'impossibilité de penser et d'assumer certaines incompatibilités fondamentales entre elle et les sociétés hôtes.

De plus, en délimitant de façon si précise son « objet » (la victime), l'organisation est dans une position de savoir absolu par rapport à l'objet en question. Dans ce cadre par exemple, se mettre à l'écoute de l'autre n'est plus qu'une attitude marginale de vague politesse et la relation humaine s'efface devant un écrasant dispositif technique dont la logique est justement l'efficacité, le pragmatisme et l'indépendance (mais indépendance aussi par rapport au patient et à la société hôte !). Tous les acteurs humanitaires le savent, les exemples sont légion d'indifférence, voire parfois d'agression, envers les diverses sphères de la société hôte (autorités traditionnelles, gouvernements locaux, institutions existantes, etc.), qui sont souvent perçus comme des freins aux secours pour « l'arrogant » MSF.

Comme le rappelle quelque part Gaston Bachelard ; « *le simple n'existe pas, il n'y a que du simplifié* ». Et penser que ce qui est simplifié et conceptualisé dans la pensée le sera nécessairement dans la réalité est une forme d'hyper simplification aveugle à la complexité du réel qui ne peut que faire nécessairement violence à une part significative de la réalité. Et lorsque cette réalité concerne des êtres humains (employés, sociétés hôtes, patients et victimes), la question mérite d'être mieux cernée.

Obsédée par les limites de l'humanitaire, MSF continue et perdure dans la recherche et la croyance en l'existence d'une réalité propre à l'humanitaire qui se déploierait « à côté » du politique, du culturel, du religieux et surtout à côté du sens, sans le coloniser. Bien dommage, car ce faisant, la capacité critique bien réelle de l'organisation se transforme le plus souvent en ce que le sociologue et penseur Edgar Morin qualifie « d'intelligence aveugle ».

*« L'intelligence aveugle détruit les ensembles et les totalités, elle isole tous ces objets de leur environnement. Elle ne peut concevoir le lien inséparable entre l'observateur et la chose observée. Les réalités clés sont désintégrées. (...) Une pensée mutilante conduit nécessairement à des actions mutilantes. »*²⁶

Si Edgar Morin a raison, à quelles formes d'actions mutilantes conduit l'approche de MSF ? C'est ce que nous allons maintenant tenter de mieux cerner.

L'ABOUTISSEMENT VIRTUEL DE L'HUMANITAIRE

Dans une analyse non dénuée de pertinence sur les conséquences humanitaires de la guerre contre la terreur dans le journal interne de la section suisse de MSF, Bruno Jochum, directeur des opérations à MSF-Suisse critique avec justesse le dispositif de la GWOT qui « *associe les humanitaires à un agenda politique et militaire global* », niant et foulant les principes de neutralité qu'offrait traditionnellement le Droit International Humanitaire en zone de conflit, fragilisant de fait « *les bases d'une action de secours impartiale aux plus vulnérables* ».

²⁶ E. Morin, *Introduction à la pensée complexe*, Seuil, Paris, 1990, p.19

Tout ce processus, dit Bruno Jochum, ne fait « *que distancier encore plus les humanitaires des populations locales et renforce le cercle vicieux de deux mondes inconciliables* ».

Dans un système de l'aide « *de plus en plus subordonné à des finalités politiques supérieures comme la GWOT, la paix ou la démocratie* », MSF opte comme toujours pour l'indépendance, un travail dit « *de proximité* », qui se garde de tout « *discours intrusif venu de l'extérieur* » (sont visés ici les droits de l'homme), ceci afin de « *rendre l'action humanitaire possible* ». ²⁷

A cet MSF qui s'insurge contre « *l'intrusif venu de l'extérieur* », on demandera tout de suite ce que signifie d'intervenir avec un imposant dispositif technique qui implique de manière radicale et indiscutable que l'on construit à l'avance, de l'extérieur, dans un espace virtuel, ce qu'est et ce que veut toute « victime » avant de lui avoir demandé son avis. Et c'est bien ici que prend racine la forme d'aveuglement la plus lourde qu'implique la réduction du patient à sa biologie en accord avec la biomédecine occidentale. Car à l'obsession de MSF de revendiquer une extériorité au champ politique correspond aussi une forme d'extériorité virtuelle qui est l'espace de construction de la victime et du déploiement technique pour lui répondre. Cet espace abstrait ne peut « *que distancier les humanitaires des populations locales et renforcer le cercle vicieux de deux monde inconciliables* ». L'ignorer, comme le fait l'organisation, qui curieusement continue à revendiquer une forme de « proximité » depuis une vingtaine d'années, ne peut que contribuer à le renforcer. Il ne s'agit pas de dire que l'aide humanitaire est totalement dénuée de pertinence, il s'agit de reconnaître les obstacles, impasses et constructions artificielles pour ce qu'elles sont.

Réduire la victime à sa dimension biologique en accord avec la conceptualisation de la biomédecine occidentale a comme première conséquence de détacher la personne de tout ce qui la constitue, pour la ramener et la réduire à la dimension de corps souffrant qui soulève de la pitié. D'un autre côté, il va de soi qu'une victime n'est jamais uniquement une victime. Elle a des convictions religieuses, politiques, amoureuses, poétiques, éthiques, sociales, culturelles et bien d'autres. Bref, elle est une personne, c'est-à-dire un être et une totalité irréductibles à toute conceptualisation. Isoler conceptuellement une dimension de l'homme pour ensuite prétendre n'agir que sur cette dimension, c'est se mettre de plein pied dans le registre purement virtuel et aseptisé d'une existence complètement fantasmée. Et ne pas le voir est très lourd de conséquence.

Il ne s'agit pas de nier qu'une conceptualisation soit nécessaire à l'action médicale, il s'agit de questionner la réduction de la réalité à cette dimension, surtout lorsqu'elle est reconnue comme « neutre » et objective, donc indiscutable, et ce qu'elle implique pour l'être de l'homme.

L'appréhension humanitaire du monde que véhicule MSF par la « construction » de son « objet d'intervention », a comme conséquence d'effacer les noms et les visages des individus pour les enfermer dans la catégorie de victime. Ce qui s'égare en chemin, c'est donc toutes les dimensions constitutives de l'homme (culturelles, politiques, symboliques, spirituelles, etc.), en bref, tout ce qui constitue la dignité propre de l'homme et le différencie de l'animal, au profit de sa réduction au rang d'être souffrant.

Or, lorsque les être humains ne sont perçus qu'à travers le prisme de la souffrance et des carences dont ils souffrent, leur liberté, leur dignité et leur autonomie n'ont plus de sens. Entre autre chose, la citoyenneté et la politique ne font plus sens. L'ensemble des peuples et des habitants de la planète ne se réduit plus qu'à une masse pitoyable et indifférenciée d'ayant droits. Dans cette démesure du sentiment se trouvent cachés une cruauté, un appauvrissement de l'humain et une violence symbolique rarement reconnue dans toute l'ampleur de sa dangereuse déshumanisation.

²⁷ B. Jochum, *Guerre contre la terreur : conséquences*. TAG : MSF Suisse, janvier 2009, p.20 - 21

Car si elle vide l'individu de toute responsabilisation sur sa vie, elle induit à appréhender l'être de l'homme dans une pure virtualité et surtout à le déposséder de lui-même. L'homme n'est plus cet être concret de chair, de pensée, d'émotion, de conflit et d'action, il est un être qui s'appréhende virtuellement, par sa qualité victimaire d'être souffrant. L'humanitaire n'a pas besoin de demander à la victime ce qu'elle veut, tout le monde peut s'accorder sur les **besoins** d'un corps souffrant. Des manuels et *guidelines* humanitaires le déterminent quantitativement de manière précise : quantité d'eau et de calories, distance entre les abris et quantité de latrines pour les camps de réfugiés. Les mêmes modalités d'organisation et de gestion des corps sont utilisées d'un bout à l'autre de la planète. Le tout étant bien sûr déterminé par des experts européens.

La construction et réduction de la victime à sa dimension biologique sont en ce sens le comble du virtuel. Or, bien que tout nous porte à l'oublier, **l'homme n'habite pas le virtuel**. Et si le virtuel est bien sûr dans l'incapacité de modifier concrètement les choses et les êtres, sa caractéristique principale est de modifier complètement **le mode d'action et de rapport** aux choses et aux êtres. Par exemple, il n'y a pas à s'encombrer de politesse, d'apprentissage de la langue et des coutumes locales ou de tout ce qui pourrait freiner l'action, car justement, l'action qu'appelle une représentation virtuelle de la victime est une action purement technique et désincarnée.

Dès lors, comment entrer en relation avec des personnes de chair et de désir ? D'une certaine façon, cette question ne devrait même pas se poser, puisque l'objet d'intervention de MSF n'a pas d'aspiration et de désirs. C'est un corps biologique réduit à sa pure dimension mécanique et fonctionnelle. On se rend compte d'ailleurs que lorsque MSF se pose la question de la proximité ou du rapport aux sociétés hôtes, ce n'est jamais pour eux-mêmes, mais c'est bien plutôt dans l'optique de « *rendre l'action humanitaire possible* », pour reprendre les mots de Bruno Jochum cité plus haut. C'est-à-dire pour avoir accès à des corps souffrants. Les sociétés et les gens qui en font partie sont en quelque sorte instrumentalisés pour la finalité de l'organisation. On pourrait sans doute même dire que la personne « patient » est elle-même instrumentalisée, au sens où son être doit se rendre disponible à l'action humanitaire. Toute sa conception de l'existence et ses croyances doivent s'effacer et se subordonner à la « biologisation » de l'existence qui est loin d'aller de soi pour plusieurs personnes. Il est bien clair que certains patients peuvent s'en accommoder et d'autres s'en réjouir, ne faisons pas de généralités. Mais mesure-t-on tout ce qu'implique cette instrumentalisation dans certains contextes où la dichotomie cartésienne entre le corps et l'esprit est inexistante ?

Les penseurs de l'organisation sont bien sûr vaguement conscients du malaise et des abus qui découlent d'une telle appréhension du patient. Les accords de La Mancha dont nous avons cité une partie plus haut tentent de circonscrire le malaise en l'abordant de cette manière : « *Il ne fait aucun doute que nous avons souvent ignoré ou n'avons pas réussi à résoudre divers problèmes médicaux : par exemple, nous n'avons pas accordé suffisamment d'attention à l'information donnée aux patients, à leurs préoccupations et à leurs choix, à la prise en charge de la douleur et à la prescription des médicaments les plus appropriés. Nous devons remettre en question notre acceptation de ce statu quo et tenter de faire face à ces négligences* ». ²⁸

Ainsi, « *l'information à donner aux patients, leurs préoccupations et leurs choix* » sont compris et appréhendés sous l'angle de « *divers problèmes médicaux à résoudre* ». De façon subtile mais néanmoins criante, l'organisation est dans l'incapacité radicale de penser autrement que sous l'angle de l'instrumentalisation qu'induit la biologisation d'une existence appréhendée par la biomédecine.

²⁸ Accord de La Mancha, *op. cit.*, p.2

D'ailleurs, le malaise et l'inauthenticité du rapport au monde qui en découlent sont surtout visibles et sentis dans les frictions et les difficultés qu'a l'organisation à s'intégrer et à habiter humainement dans les sociétés hôtes. Et ceci, MSF semble malheureusement incapable de l'assumer et de le penser.

C'est que nous sommes tellement habitués à la valeur de l'efficacité, qui implique un rapport aux choses, aux êtres et aux coutumes sociales de manière purement instrumentale, qu'il est très difficile de comprendre que cette valeur est bien souvent **le contraire des valeurs des sociétés dans lesquelles MSF intervient**. Dans ce cadre, comment peut-on parler de proximité ?

Comprenons que dans une logique instrumentale comme celle qu'implique une approche basée sur un patient réduit à sa dimension biologique, tout se trouve pris dans un réseau où rien n'a plus d'importance en lui-même. Tout est subordonné à la finalité mécanique qu'est la survie du corps souffrant. Il est très difficile de sortir de cette logique utilitaire dans une organisation pragmatique et « efficace » comme MSF puisque, comme le dit Martin Heidegger avec un brin d'humour, une fois pris dans ce type d'orientation, « *il n'y a d'utile que l'utile puisqu'il est le plus utile* ». ²⁹

Ainsi, la réduction du patient à sa dimension biologique, si elle peut s'avérer pertinente au niveau du positionnement politique, piège nécessairement les équipes (et même le patient !) dans un rapport technique au monde très lourd d'impact, tant symbolique que pratique. Soyons clair, il est impossible de sortir de ce piège en le niant et en faisant comme s'il n'existait pas. Rabattre la finalité de l'intervention sur un être réduit à la mécanique empêche tout questionnement ne relevant pas d'une gestion pragmatique des opérations et surtout évacue toute question pouvant nuire à l'action. George Bernanos l'avait bien saisi au début du siècle passé : « *La Technique ne peut être discutée, les solutions qu'elle impose étant par définition les plus pratiques* ». ³⁰

C'est qu'à un « objet » découpé en problèmes techniques ne pourront correspondre que des solutions techniques. En ce sens, il est impossible de prendre des décisions complètement adaptées à la réalité, puisque l'objet « patient », découpé à l'avance dans la virtualité ne correspondra jamais à la réalité.

Comprenons bien que nous ne remettons pas complètement en cause l'action de MSF pour les contextes d'urgences. Nous voulons surtout pointer et insister sur le fait que l'efficacité et le pragmatisme dont MSF se revendique **ne sont pas des valeurs neutres**. Ces valeurs supposent des structures, des attitudes et des exigences qui sont très lourdes d'impact dans le rapport que nous entretenons avec les choses et les gens (qu'on aura nécessairement tendance à prendre et percevoir comme moyens en vue d'une fin).

Le rapport que l'organisation entretient avec la question du personnel national est en cela très révélateur. Après plus de 20 ans de débats, plaintes et discussions, l'organisation a récemment assumé une part de discrimination en son sein. L'accord de La Mancha l'aborde de cette façon : « *L'Accord de La Mancha reconnaît en outre l'urgente nécessité de résoudre les questions de discrimination au sein de MSF qui affaiblissent notre capacité à réaliser pleinement notre potentiel opérationnel* ».

C'est parce que les questions de discrimination affaiblissent le « potentiel opérationnel » de l'organisation que l'on doit s'en occuper. Ici l'humain, « l'employé », est complètement

²⁹ Heidegger, la dévastation et l'attente.

³⁰ G. Bernanos, *La France contre les robots*, Robert Laffont, Paris, 1947, p. 195

instrumentalisé à la finalité de l'organisation. On se retrouve très près du commentaire de Bernanos sur le totalitarisme du début du 20^{ème} siècle que l'on citait au début de notre travail:

*« le progrès n'est plus dans l'homme, il est dans la technique, dans le perfectionnement des méthodes capables de permettre une utilisation chaque jour plus efficace du matériel humain. »*³¹

C'est que le déploiement technique qui découle d'une approche centrée sur le patient provoque une forte tendance à ce que l'organisation **devienne à elle seule sa propre finalité**. Et MSF, piégé dans ce cercle dont il ne parvient pas à sortir, se refuse à aller jusqu'au bout de ses implications.

Réfléchissons par exemple à l'énorme dispositif technique et logistique de MSF. Ce qui au départ a motivé la mise en forme de *guidelines* et kits devient maintenant une exigence pour la poursuite du développement des projets. L'humanitaire d'urgence s'est constitué par un impressionnant dispositif technique qui rend les équipes humanitaires sur le terrain complètement prisonnières de leur propre organisation logistique. Camions et 4X4, radios satellites, ordinateurs et maisons climatisées, créent un environnement artificiel qui place les équipes dans un monde parallèle où le temps et l'espace se mesurent dans des unités fort différentes de celle du pays dans lequel ils se trouvent. Les équipes humanitaires sont bien souvent dans une bulle, un non-lieu, un espace virtuel, une mission qui pourrait être partout et nulle part. Les mêmes kits pour répondre à telle urgence se retrouvent à l'identique d'un bout à l'autre de la planète. Et la gestion d'un tel dispositif est si absorbante qu'elle finit par occuper beaucoup plus de place que l'action humanitaire comme telle. Les moyens logistiques deviennent une fin en eux-mêmes.

Fabrice Midal, philosophe français contemporain, nous interpelle ici lorsqu'il compare l'aveuglement que peut provoquer la compartimentation technique à l'œuvre dans l'organisation du travail des technobureaucraties administratives actuelles avec la logique instrumentale mis en oeuvre par le régime nazis.

*« En observant et en écoutant Eichman, Arendt montre comment un programme monstrueux, la « solution finale », une fois découpé en segments d'activités pratiques, pouvait être reformulé en un ensemble de problèmes logistiques. Nul besoin d'être un monstre, en somme, pour devenir l'artisan besogneux d'un dessein monstrueux. »*³²

Fabrice Midal n'est pas le seul à questionner les possibles dérives de la technocratie logistique. Certains critiques contemporains s'inquiètent de la parenté entre la logique d'efficacité que l'on trouve dans nos sociétés, où l'être humain chosifié et réduit à une dimension comptable est interchangeable (pensons à l'énorme *turn-over* des expatriés dans l'humanitaire) et celle utilisée par les nazis pour la « solution finale ». Un psychologue du travail, terrifié de découvrir des parallèles troublants entre le langage technique et froid de la logique d'efficacité de l'entreprise et celui du monde nazi est ici cité par Midal :

« J'ai retrouvé un document authentique, une note écrite par les nazis, datés du 5 juin 1942, qui propose en sept alinéas des modifications techniques en vue d'une grande efficacité des camions à gaz Saurer. Or, ces camions avaient pour mission d'éliminer les Juifs par asphyxie plus efficacement et plus « proprement » que dans les fusillades massives. Dans cette note, tout ce qui peut rappeler l'être humain y est remplacé par des mots purement techniques comme « marchandise », « chargement ». L'être humain y est chosifié, réduit à l'état d'unité comptable. De cette manière, le lecteur de la lettre ne peut avoir d'états d'âme. Quand j'ai lu cette note pour la

³¹ G. Bernanos, *La France contre les robots*, Robert Laffont, Paris, 1947, p. 28

³² Midal, F. (2009). *Risquer la liberté. Vivre dans un monde sans repères*. Paris : Seuil.

*première fois, cela m'a fait froid dans le dos. J'ai tout de suite fait le lien avec ce qui se passe dans l'entreprise. Par exemple avec ces notes techniques, froides et abstraites, destinées à justifier les licenciements à coup de mots qui font écran comme « restructuration » ou « plan social ». Cela m'a terrifié. Ce langage et cette logique de l'efficacité, on les retrouve actuellement dans le monde du travail et dans l'ensemble de la société.*³³

Bien sûr, il ne s'agit pas de dire que l'humanitaire a du « sang nazi », mais cette comparaison nous permet certainement de mettre à jour un fonctionnement technocratique déshumanisant qui peut éclairer bien des malaises qu'éprouve le personnel de l'organisation. Le désarroi que l'on rencontre chez presque tous les employés des sièges de l'organisation en Europe, tout comme chez les employés de terrain, est très lié à cette logique instrumentale et au fait que l'employé est maintenant réellement un instrument du système et qu'il a ainsi très peu de marge d'action. Le fait constaté maintes fois que l'expatrié en mission ose de moins en moins prendre une initiative sans envoyer un courriel de permission à son responsable au siège, n'est qu'un des nombreux signes pointant en cette direction.

Du reste, le mode de « gouvernance », de « gestion » et de technobureaucratie administrative pris par les grandes agences humanitaires depuis une dizaine d'années est parfaitement en phase avec ce type de rapport au monde. Il n'y a désormais plus aucune différence de « gestion » entre une « boîte » humanitaire et tout autre « boîte » privée. On trouve les mêmes discours et la même organisation technocratique, la même compartimentation et organisation du travail, la même « communication » et levée de fond faites par des experts en marketing (que l'on vende des soutiens-gorges ou des enfants malnutris, la logique est la même), les mêmes « conseillers » en « ressources humaines » (l'humain, une « ressource » !), et surtout, ce qui est encore plus curieux, on trouve le même discours sur la « croissance ». L'entreprise humanitaire, à l'instar du système économique, doit croître parce que, comme le répète à satiété le directeur de MSF-Suisse, « ce qui ne croît pas meurt ».

A qui nous dira que les valeurs d'efficacité et de pragmatisme portées par MSF reposent sur une finalité indiscutable (la vie du patient), nous invitons donc à réfléchir à une logique qui subordonne tout ce qu'elle touche à une finalité abstraite. Est-ce qu'un patient réduit à sa dimension biologique n'est pas lui-même devenu un moyen en vue d'une finalité ? Car en plaçant la neutralité objective dans la finalité qu'est le corps biologique, toutes les dimensions annexes constitutives de la personne risquent de s'effacer comme moyens.

Et n'est-ce pas déjà le cas ? Si l'on demandait à un employé de l'organisation qu'elle est la finalité de MSF ; entre le patient, son « corps biologique » ou les « opérations », il y a fort à parier que c'est à ce mot d'origine militaire, « opération », que se réfèreraient la majorité des interrogés. Et que signifie ce mot, « opération », sinon que la gestion lourde a pris la place de toute finalité concrète et humaine ?

Osons aller au bout de ce dilemme, car c'en est bien un.

L'on observe d'ailleurs chez MSF, comme au sein de nos sociétés contemporaines, la disparition des horizons de sens au profit des moyens mis en œuvre pour des finalités que plus personne ne maîtrise ou ne cherche à maîtriser. Où se dirige la société nihiliste occidentale par exemple, sinon dans la gestion de son énorme dispositif technique pour à la fois faire encore plus de profit et à la fois tout faire pour éviter qu'il nous conduise à l'abîme écologique ? Le serpent se mord la queue, et

³³ Midal, F. (2008). *ABC du bouddhisme*. Paris : Grancher.

dans ce nihilisme technocratique, que devient l'aspiration de l'homme lorsque tout l'invite à rabattre sa vie sur la survie ?

Nous rejoignons ici les critiques contemporaines de l'humanitaire qui en font l'annexe d'un dangereux nihilisme contemporain. L'enjeu est de taille pour les implications voilées de l'humanitaire car la représentation catastrophiste et victimaire du monde qu'il véhicule, alimente une idéologie mortifère très prégnante dans nos sociétés, qui vise à rabattre l'homme sur sa dimension purement biologique, avec entre autre comme conséquence sociale catastrophique la réduction du bonheur à la consommation, la justice au pouvoir d'achat et la politique à une gestion victimaire d'ayant droits.

Les penseurs de MSF sont bien sûr conscients des impacts néfastes de l'humanitaire, surtout depuis les années 90. Mais en proposant un humanitaire minimaliste qui rabat l'être de l'homme sur sa biologie, n'est-on pas encore une fois complètement en phase avec un dangereux nihilisme contemporain qui déresponsabilise l'homme, cet homme qui semble n'avoir désormais comme seule aspiration que « la sécurité dans les jouissances privées » dont nous parlait Benjamin Constant ? Et en s'évertuant à ignorer les impacts inhumains et déshumanisants de l'imposant dispositif technique induit par le mode de rapport au monde défini par l'organisation, que refuse-t-on d'assumer au juste ?

CONCLUSION

Ceux qui m'auront lu jusqu'ici seront peut-être déconcertés par ce qui paraît relever d'un pessimisme radical. A ceux-là je dirais que le pessimisme n'appartient qu'à ce qui est figé. Et est figé que ce qui l'est par l'homme. Déterminer à l'avance et « objectivement » ce qu'il en est de l'homme conduit à des formes d'instrumentalisation délirante. L'humanitaire court ce risque.

Prisonnier d'un dualisme dépassé, MSF s'appuie sur une critique géopolitique lucide pour déterminer quel rapport entretenir avec la victime. Prenant appui sur la construction de la victime à partir de la biomédecine occidentale et jugeant par le fait même que la biologie représente l'espace d'objectivité et de neutralité par excellence, l'organisation relègue au niveau secondaire les autres dimensions de la personne. En résulte une appréhension technique de la victime se caractérisant par une distanciation de tout ce qui fait le propre de l'homme (la société, le passé et l'avenir, la culture et la religion, entre autre chose).

Or, une fois tout réduit à la sphère instrumentale, la proximité que cherche l'organisation n'en est que plus inaccessible. Et il n'y a pas d'autre alternative que d'assumer cette impasse. Car c'en est bien une et elle est au cœur de la logique utilitaire propre à notre société. Comme nous le disions plus haut, il est très difficile de sortir d'une logique utilitaire dans une organisation pragmatique et « efficace » comme MSF puisque, comme nous le rappelait Martin Heidegger, chez MSF *il n'y a d'utile que l'utile puisqu'il est le plus utile.*

Et ce n'est pas de l'humour. C'est la démonstration qu'en s'appuyant uniquement sur un pragmatisme qui valide un utilitarisme forcené, MSF se condamne à avoir toujours raison, tout en ayant tort. Il y aura toujours un patient à sauver quelque part, toujours quelqu'un qui souffre et toujours quelqu'un qui meurt. Et si l'on s'appuie sur la logique humanitaire, noble en soi, qui repose sur le refus du sacrifice humain au nom de la société, du politique ou de quoi que ce soit de

supérieur, on s'approche d'une forme de justification totalitaire pour qui le contrôle et l'instrumentalisation de tout au nom d'une logique sécuritaire sont parfaitement valables.

C'est d'ailleurs un dilemme qui est au cœur de nos sociétés obsédées de sécurité, de bien-être, de refus de la souffrance et de la mort.

A ne pas aller au bout de ce raisonnement, à ne pas assumer cette impasse et ce dilemme négateur de vie qu'implique le refus de la souffrance et de la mort, MSF se condamne à une fuite en avant très mutilante, pour ses employés et les sociétés hôtes entre autre, mais surtout pour l'impact symbolique qu'elle renvoie à nos sociétés malades de sécurité. Il ne s'agit pas de nier la pertinence de certaines interventions humanitaires, mais bien de questionner la représentation de l'homme au sein de l'humanitaire et surtout l'impact de la construction de la victime à partir de la biomédecine et la tendance à réduire et comprendre la réalité à partir de cette construction.

Au fond, l'enjeu principal du succès phénoménal de l'appréhension humanitaire et victimaire du monde, et surtout de la représentation de l'homme qu'il induit, repose sur la plus vieille question du monde : qu'est-ce que l'homme ? Et pour y répondre, doit-on écouter des experts qui savent, pour l'homme et à sa place, les tenants et aboutissants de son existence ou au contraire laisser ouvert un possible toujours à découvrir?

Poser la question de l'ouverture, c'est poser la question du sens. C'est se demander ultimement, hors de tout déterminisme quantitatif et mesurable : que voulons-nous ? Que voulez-vous ? Qu'est-ce que l'homme ? C'est ouvrir une brèche dans l'asepsie objective et sécurisante, c'est assumer qu'il peut n'y avoir pas de réponse, ou plutôt qu'il n'y a sans doute pas d'autre réponse que la confrontation nue et directe avec sa propre finitude et sa propre mort. Et cela, nous en avons peur.

Mais assumer l'ouverture, c'est aussi et surtout assumer un possible ouvert, hors de tout contrôle, racine de toute relation réelle et seul lieu de rencontre humaine féconde, vivante et vraie.

Il s'agit au fond ni plus ni moins que de parier sur l'inviolabilité de la fragile dignité de l'homme. Et l'humanitaire contemporain, qui ne s'appuie que sur un corps souffrant, objectivable, quantifiable et mesurable, qui n'appréhende l'être de l'homme qu'à travers le voile d'un appareillage technique sophistiqué, ignore et bafoue le plus souvent cette dimension.

Philippe Blackburn
Lac Emmurailé, Saguenay-Lac-St-Jean
Mai 2009

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Bernanos, G. (1944). *Où allons-nous ?* Thonon.
- Bernanos, G. (1947). *La France contre les robots*. Paris : Robert Laffont.
- Besset, J.-P. (2005). *Comment ne plus être progressiste... sans devenir réactionnaire*. Paris : Fayard.
- Brauman, R. (1995). *L'action humanitaire*. Paris : Flammarion.
- Brauman, R. (1996). *Humanitaire : le dilemme*. Paris : Textuel.
- Brauman, R. (2006). *Penser dans l'urgence. Parcours critique d'un humanitaire*. Paris : Seuil.
- Brunel, S. (1987). *Tiers Mondes. Controverse et réalités*. Paris. Economica.
- Corcuff, P. (2009). Anticapitalisme et antiproductivisme à l'aube du XXI^e siècle. In *Non au capitalisme vert* (p. 99-106). Lyon : Parangon.
- Emmanuelli, X. (1996). *J'attends quelqu'un*. Paris : Albin Michel.
- Emmanuelli, X. (1999). *L'homme n'est pas la mesure de l'homme*. Paris : Presses de la Renaissance.
- Emmanuelli, X. (1999). *Dernier avis avant la fin du monde*. Paris : Albin Michel.
- Emmanuelli, X. (2005). *L'homme en état d'urgence*. Paris : Hachette.
- Guillemin, H. (1982). *L'affaire Jésus*. Paris : Seuil.
- Hours, B. (2009). *Conférence débat "L'idéologie humanitaire"* Mardi 19 mai 2009 au Siège genevois de Médecins Sans Frontières.
- Jacarme, P. (2008). *Monde, déracinement, présence des dieux*. Paris : Editions du Grand Est.
- Jochum, B. (2009). *Guerre contre la terreur : conséquences*. TAG : MSF Genève.
- Laplante, J. (2004). *Pouvoir Guérir. Médecines autochtones et humanitaires*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Maillard, D. (2007). *L'humanitaire, tragédie de la démocratie*. Paris : Michalon.
- Midal, F. (2008). *ABC du bouddhisme*. Paris : Grancher.
- Midal, F. (2009). *Risquer la liberté. Vivre dans un monde sans repères*. Paris : Seuil.
- Morin, E. (1990). *Introduction à la pensée complexe*. Paris : Seuil.
- Rieff, D. (2004). *L'humanitaire en crise*. Saint-Armand-Montrond : Le Serpent à plumes.
- Vollaire, C. (2007). *Humanitaire, le cœur de la guerre*. Paris: L'Insulaire.
- Youlountas, Y. (2009). Démontage du capitalisme de Nicolas Sarkozy et de la gauche productiviste. In *Non au capitalisme vert* (p. 26-34). Lyon : Parangon.